

L'art et l'argent... Petit jeu fascinant qui gagne les faveurs montréalaises

Denise Courtois

Number 57, Winter 1969–1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Courtois, D. (1969). L'art et l'argent... Petit jeu fascinant qui gagne les faveurs montréalaises. *Vie des arts*, (57), 62–65.

par Denise Courtois



Un paysage de Marc-Aurèle Fortin adjudgé chez Jacoby à \$8900. (Photo W. Notman & Son.)

Une toile de Suzor-Côté adjudgée à \$5500, à la même vente.



"Quatre mille dollars ... A masterpiece ... de Maurice Cullen ... R.C.A. ... Superbe ... Four thousand dollars ... A last time??? Une dernière fois???"

24 octobre 1969. C'est le dernier des trois soirs de l'encan de tableaux et sculptures chez Jacoby, à Montréal. Le marteau en suspens, le commissaire priseur Louis Kelsey s'attarde sur l'enchère, il fouille l'assistance des yeux et de la voix, délaissant pour quelques secondes la vivacité habituelle de son rythme. Dans le grand salon du premier étage, où il se tient, la grande peinture de près de trois pieds brille sous un projecteur qui accroche sa tendre verdure et ses ondes paisibles. Au rez-de-chaussée et au deuxième, l'auditoire suit l'enchère par haut-parleur, les regards braqués sur la projection de l'œuvre en diapositive.

Le silence est lourd. La fumée des cigarettes est dense. La jolie jeune femme blonde qui a misé \$4000 sur le Cullen retient son souffle dans l'attente éternelle du coup de marteau qui lui attribuera le tableau convoité. Mais les quelques secondes de battement ont donné le temps de la réflexion aux hésitants. Des mains se lèvent. La jeune femme a perdu. L'enchère rebondit et remontera encore de \$1000.

Spectateurs et acheteurs ont été patiemment tenus en haleine pour les œuvres de tous les grands noms de la peinture canadienne, qui constituaient la majorité de la vente. La plus forte somme—\$10.000—a été obtenue pour une scène automnale flamboyante de 32 pces sur 40 par Alexander Young Jackson, R.C.A., membre du célèbre Groupe des Sept. Une œuvre de Marc-Aurèle Fortin, A.R.C.A., s'est vendue \$8900, un record pour Fortin, à la connaissance générale. De ce peintre, en provenance de la collection de sa nièce, Mme Claire Fillion, la vente offrait sept œuvres, qui ont produit un total de \$24.000. Un paysage de 14 pces sur 21 représentant des pommiers en fleurs, par M.—A. de Foy Suzor-Côté, R.C.A., a atteint le haut prix de \$5500. Un Krieghoff est monté jusqu'à \$9000.

Des records ont été battus, si l'on considère les dimensions des œuvres, leur matériau ou le manque de notoriété de l'artiste. Par exemple, \$1900 pour un pastel de 16 pces sur 12, par Gertrude des Clays; \$2250 pour une peinture de 8 pces sur 11 par Joseph-Charles Franchère, A.R.C.A.; \$4500 pour une œuvre de 8 pces sur 11, signée James Wilson Morrice, R.C.A.; \$3700 pour un petit tableau de 5 pces

sur 7, par Lawren Stewart Harris, \$6000 pour *Le Martyre des pères jésuites chez les Hurons*, une peinture à l'huile de 26 pces sur 38, non signée mais certifiée par expertise comme étant de Joseph Légaré, pionnier de la peinture québécoise.

Louis Kelsey, président de Jacoby, attribue à la crainte de l'inflation la prise de valeur spectaculaire et mondiale des œuvres d'art et il précise que "pour leur part, les œuvres canadiennes ont vu leur prix décupler depuis cinq ans". Il est plus facile de remonter à la source pour vérifier l'authenticité des peintures canadiennes, et le public leur fait davantage confiance qu'aux œuvres européennes. Cette hausse des prix est bien illustrée par deux pièces de la dernière vente Jacoby. Une peinture de Rita Mount, A.R.C.A., vendue dans la même maison en avril 1966, pour \$260, a été revendue, fin octobre, pour \$1700. Un Fortin, adjudgé \$2800, le 23 octobre, porte encore au dos son étiquette de prix de 1935: \$40. La hausse est parfois très rapide. Au cours des derniers six mois, la cote du peintre montréalais Goodridge Roberts, R.C.A., a doublé. Celle d'un autre Montréalais,

suite à la page 65

DE 5 CENTS A 230 DOLLARS ... MOYENNE DES PRIX A LA SECONDE VENTE CHRISTIE

par Maria Met.



1. La Jeune fille en bleu de Jacques Godefroy de Tonnancour. Tableau de 40 po sur 30, vendu \$2000 à la même vente.
2. Les Amoureux cubiques de Jean-Philippe Dallaire, une gouache de 21 pouces sur 27 1/2, vendue \$2800 à la même vente.
3. Une composition d'Alfred Pellan. Panneau de 18 pouces 1/2 sur 13 1/2, adjudgé à \$1400 à la vente. Christie du 27 novembre 1969.



Vers 1769, les Montréalais, privés de lecture fraîche tout l'hiver, achetaient les livres aux enchères dès le retour des bateaux dans le port. Deux cents ans plus tard, l'histoire recommence et les encans de livres reprennent dans la Métropole. Mais, cette fois, ils sont professionnels et de portée mondiale.

Ils sont dirigés par Christie, le plus vieux château fort de ce genre de transactions, établi depuis 1756 dans le bastion des antiquités, Londres, la cité aux trois ventes quotidiennes d'objets d'art. Depuis sa fondation, cette maison a installé bureaux et employés dans maints pays du monde mais, en devenant Christie's Canada au début de 1969, elle a contracté pour la première fois une association à parts égales avec une autre organisation, soit avec l'Encan des Livres de Montréal, représenté par Mme Laurie Lerew et M. Bernard Amtmann, connaisseurs d'art et libraires depuis 20 ans dans la métropole.

Christie du Canada se livre à des ventes aux enchères de livres, de tableaux et d'objets d'art. Du point de vue art, seulement les artistes canadiens les intéressent. A leurs encans, les plus grands noms du Groupe des Sept côtoient les favoris de l'École de Montréal tout comme des inconnus, morts ou

vivants, dont les peintures révèlent les talents. De ce mélange résulte une gamme de prix hétéroclite. Un Maurice Cullen monte à \$7000, et la minute d'après une aquarelle de Jane Van Every est adjudgée \$45. Puis, c'est un Tonnancour à \$3800, une huile d'Henri Fabien à \$180, un Morrice à \$8000, un fusain de Dallaire à \$260, un Jackson à \$9000. Il y a trois ventes à l'automne et trois ventes au printemps effectuées à un mois d'intervalle. La série automne 1969 a rapporté un total de \$639.908 pour environ 400 lots, dont un Krieghoff ayant trouvé preneur à \$36.000.

Le marché des livres a trouvé à Montréal un lieu très propice, où les prix peuvent battre ceux des autres grandes capitales des enchères. M. Amtmann cite des chiffres à l'appui. En 1969, le même récit illustré sur le Canada, par W. H. Bartlett, imprimé à Londres en 1842, s'est vendu \$350 à Londres, \$450 à New-York et \$700 à Montréal.

Les prix tournent autour de 10 à 50 dollars pour atteindre parfois la centaine et la dépasser. *Traité élémentaire médical*, par les Soeurs de la Charité de l'Asile de la Providence. 2e édition

suite à la page 65

officially join the Anglican Church.

During the middle Fifties they bought and moved into a huge Victorian mansion at Sandy Point, outside Saint John along the banks of the Saint John River. It was and is an extraordinary place: the exterior in disrepair, unpainted and somewhat like the home of that grim Chas. Adams family. The interior became an enormous extension of their Chipman Hill apartment, but now expanded with grand pianos and enormous pieces of furniture which had come with the house and could not be moved. The attic in earlier and more affluent days had served as a ballroom; it now became Miller's studio. Although excited about this acquisition they both knew that their best days would be numbered there: Connie had previously undergone surgery for a malignant tumor and in 1957 she died in their home. Miller, who had personally nursed her for nearly two years, was on the verge of a breakdown. His work had come to a standstill and he was now faced with the upbringing of his child and the running of the household—two tasks for which he was unprepared and unsuited. Jennifer ultimately went to a girls' school which left Miller in the company of his dog, alone in the house.

I joined him about a year and a half later, occupying servants' quarters off the main house, and lived there for a year or so—and it was not an easy time. Miller had always been drinking steadily though moderately, but by this time he was drinking heavily. The loss of his wife was, and remained, insurmountable for him—he was an extremely lonely man

haunted by visions of his dying wife, and, I think, overwhelmed by the nature and size of the house in which he lived. Although he drank too much I rarely saw him not knowing what he was doing or saying and as a matter of fact he worked continuously in this condition, mostly drawing and working irregularly at his paintings. He filled sketchbook after sketchbook with the kind of drawings now in the exhibition travelling Canada.

At his best moments, and there were many, he was a delightful man to be with, full of wit and expressing a gentle humour. Because he was alone so much he phoned friends, neighbours and acquaintances constantly and because he had no notion of time, calls could be expected from him in the middle of the night. He reveled in long-distance phone calls ("Everyone has his vice and this is mine!" he once said). I recall a time when he phoned a friend in a remote village in Northern Ireland—apparently there was but one phone in the village and while someone went out on a bicycle to fetch his friend, Miller was carrying on a wild twenty-minute conversation with the Irish operator, telling her all about some Irish background in his family, inquiring about her background, the weather, etc.

Although his income was limited he was marvellously extravagant when and if he had some cash. On his visits to Montreal he would scoot up to Mount Royal, rent a horse and buggy for the day and visit the art dealers and friends in what he considered regal transportation. He gave very large tips on his

travels because as he said "... I revel in service", and of course he got it. Once we met in Fredericton in his hotel room (although he was only staying there a few hours) and when I entered he had twenty-dollar bills stretching the floor from one end to the other like a railroad track. He expressed an almost childlike happiness in the fact that he had sold a painting that day and, pointing to the money on the floor he said: "take what you like ..."

No one from the milkman and the cleaning woman to the collector and the curator could escape a response to this man. Rolled into one he was a mystic, child, intellectual, romantic, gourmet and sometimes provocateur, in a mischievous sort of way. He was a well known figure in Saint John and in certain circles in New York: Broadway comedienne Anna Russell was a good friend of his. Friends of his in Saint John ran the spectrum of society from gardeners, carpenters and cab drivers to lawyers, doctors and politicians. He was in fact fascinated with people—he could give a one-hundred-family background on Myrtle, his coloured cleaning woman, whom he considered a Lady.

Although his health was slowly failing he kept working under difficult circumstances. He spent some desperate winters in his house which was badly in need of repairs and could not be properly heated. Through his periods of great mental stress, drinking too much, eating hardly at all, he took on portrait commissions which he executed until exhaustion, mental and physical, prevented him from working further. He

was, right up until his death, a scrappy kind of guy. In the yearly Armistice Day parade, Miller Gore Brittain, D.F.C., would walk along in the front row, flanked by towering ex-pilots. His war record, something he himself would never talk about, was an impressive one involving many missions over enemy territory.

He suffered a stroke just before Christmas 1967 which left his speech and movements virtually paralyzed. I visited him in the hospital a few days before he died. He had become, as a friend of his remarked, the image of the hollow-eyed, surreal people of his drawings. With great difficulty he introduced me to his nurse to whom he tried to explain my background. Considering his condition it was a remarkable performance of will and perseverance and it was to be his last strong showing of friendship between us.

Miller Brittain died in Saint John, January 21st, 1968. A Retrospective Exhibition of his works was organized on behalf of the Creative Art Centre, University of New Brunswick, with the assistance of the Province of New Brunswick, The Canada Council and the Canada Permanent Trust Company. We are much indebted to Luke Rombout, curator of The Owens Art Gallery, Mount Allison University, Sackville, N.B., for his permission to reprint an article published in the Catalogue prepared for the exhibition, which has been shown in twelve major Canadian cities.

L'ART ET L'ARGENT ... UN PETIT JEU FASCINANT

Arthur Lismer, R.C.A., membre du Groupe des Sept, a presque triplé depuis son décès au printemps dernier.

Tous les amateurs n'achètent cependant pas histoire de mettre leurs économies en lieu sûr tout en garnissant

les murs de leur salon. Des propriétaires de galeries suivent les ventes pour obtenir la pièce qui leur fera faire un gain immédiat et, chez Jacoby, ils étaient venus de tout le Canada et de plusieurs points des États-Unis et d'Europe. Ou bien, ils font parvenir leurs enchères par écrit. On achète aussi pour des raisons sentimentales. Ainsi, le chef de toutes les tribus indiennes du Canada a misé sur deux aquarelles de Frederick Arthur

Verner, A.R.C.A., représentant respectivement un campement d'indiens Pieds-Noirs en 1880, et un troupeau de bisons en 1892; il les a obtenues, la première pour \$4250 et la seconde pour \$4000.

Il y a encore des collectionneurs qui achètent une peinture pour elle-même. "Tout simplement parce que je l'aime", a expliqué Geneviève Bujold, l'actrice de cinéma montréalaise, qui a assisté à

deux séances de la vente, après avoir remporté—à \$3500 dollars—la lutte pour un petit Henri Beau de haute qualité baptisé *Idylle*.

Tous ces acheteurs ont porté le total des enchères à près de \$273.000, pour environ 225 tableaux et quelques bronzes, contribuant ainsi à placer Montréal sur la carte internationale des ventes d'art, autrefois seulement tenues à Londres et à New-York.

DE 5 CENTS À 230 DOLLARS

montréalaise de 1870: \$18 ... *Voyage aux Amazones*, par Blaise-François de Pagan, comte de Merville, imprimé en 1661: \$85 ... Le *Discours* de Cicéron, chef-d'œuvre typographique de Benjamin Franklin, 1744: \$400. Une pièce de nature exceptionnelle peut se vendre très cher. En avril 1969, un manuscrit sur l'insurrection de la Rivière Rouge, écrit par Louis Riel lui-même, a été acheté \$16.000 par le Gouvernement fédéral, afin d'être placé dans le petit musée qui se monte à la mémoire de l'illustre rebelle à Saint-Vital, au Manitoba.

Aux encans de livres, les amateurs sont peu nombreux mais ils savent exactement ce qu'ils veulent. Étudiants, collectionneurs, libraires, agents

d'acheteurs américains, bibliothécaires en mission pour les archives gouvernementales, les hôpitaux, les universités, etc. ... mangent des yeux les peausseries vêtustes et les tranches dorées. Le silence est absolu, et lourde la tension. En sus des enchérisseurs présents, il faut triompher des offres venues par courrier du monde entier, parfois à raison de dix pour un seul volume. C'est un rare spectacle que de voir les mœurs aller se verser des verres d'eau tandis que le commissaire-priseur continue de trôner, imperturbable. Il s'agit du très britannique Honorable Charles Allsopp, directeur de Christie aux États-Unis, qui vient à Montréal diriger les enchères de livres et aider M. Peter Chance pour celles de tableaux.

Le public des soirs de ventes d'art est totalement différent. Une foule élé-

gante et gaie, des amis, qui bavardent comme dans un salon. Plus, quelques collectionneurs qui s'isolent dans leur tour d'ivoire, véritables drogués d'art, comme ce riche Canadien qui habite Londres et consacre sa vie à courir les encans sur tous les points du globe. Les propriétaires de galerie sont là aussi, essayant de se placer là où ils pourront se surveiller mutuellement.

Peter Chance vient spécialement d'Angleterre pour la soirée, avec sa haute et grisonnante distinction de style Lester B. Pearson, son inséparable marteau et sa renommée de l'un des plus grands commissaires internationaux. Il salue l'auditoire dans un excellent français puis officie seulement en anglais, formulant les offres après estimation faite de concert avec Mme Lelew et M. Amtmann, mais augmentant

les mises à son gré, d'après le pouls de la salle. Les enchères sont menées très rapidement mais dans une calme amabilité. Chronomètre en main, un Verner offert à \$200 est arrivé à \$2600 en trois quarts de minute. Veste smoking, chemise à petits plis, nœud papillon et accent mouillé, rien ne démonte M. Chance, pas même un beuhl, aussi joyeux qu'inattendu, poussé en chœur par l'assistance devant le portrait d'un magnifique taureau par Alex Colville.

Le public des enchères boude, suit ou parfois devance les évaluations, et c'est ainsi qu'est en train de se créer à Montréal un genre de bourse des valeurs d'art. Avec ses fluctuations dues à la situation financière du moment, ses montées spectaculaires et le spectre des dégringolades possibles.